

soit reconnu que la Bhagavadgîtâ ne commence [réellement] qu'aux mots : « Tu pleures des êtres qu'il ne faut pas pleurer, » cependant, parce que la partie du texte qui précède ces paroles sert d'introduction au livre, cette partie même appartient à la Gîtâ ⁽¹⁾. Ce raisonnement s'applique de même au premier chant du Bhâgavata.

Il y a un axiome qui dit que les méchants méprisent les hommes vertueux, aimés de Hari, qui admettent un Être suprême en disant : « Celui qui, d'insaisissable aux sens, est devenu saisissable. » Or, cela posé, est-ce donc quelque chose de bien difficile pour ceux qui attaquent le Bhâgavata, que d'attaquer Bhagavat lui-même ? On dit ordinairement que celui qui connaît la supériorité du mérite d'un autre est toujours occupé à le blâmer ; il n'y a rien là d'étonnant. La maxime qui dit : « La femme du Kirâta qui habite la forêt, négligeant la perle qui prend naissance dans les bosses frontales de l'éléphant, se pare de la graine de la Guñdjâ, » cette maxime comprend certainement, dans les quatre termes dont elle se compose, l'homme qui attaque Bhagavat et le Bhâgavata ⁽²⁾.

« gavata [qui commence au troisième livre].
« Voilà pourquoi il a dit : *Il ne faut pas concevoir un doute ainsi conçu : il y a un autre livre nommé Bhâgavata.* » On voit que ce qui, dans cette discussion, appartient en propre à Çrîdhara Svâmin, c'est la dernière proposition que je viens de transcrire. C'est seulement là, en effet, ce que donnent le ms. de la Bibliothèque du Roi et l'édition bengâlie. Tout le reste est dû à quelque copiste instruit qui a inséré dans le ms. appartenant aujourd'hui à la Société Asiatique, une discussion analogue à celle qui fait l'objet de notre traité.

¹ Ce qu'avance ici notre auteur est, en effet, fondé sur une opinion généralement admise par les copistes et par les commentateurs de la Bhagavadgîtâ. Dans un ms. de ce bel ouvrage, que je dois à l'amitié de sir Graves Haughton, la stance que rappelle notre traité est appelée le *Vîdja*, ou le germe, la racine de la Bhagavadgîtâ. Cette stance, qui est la onzième du second cha-

pitre, est, en effet, le commencement véritable de l'exposition des idées qui constituent le fond de ce poème philosophique. Cette indication du Vîdja ou du germe de la Bhagavadgîtâ, fait partie d'un court index conçu à la manière védique, et à l'imitation de ces brèves analyses qui précèdent chaque hymne des Vêdas. En voici le commencement d'après le ms. que je viens de citer : « Dans ce Mantra, qui est la guirlande du chant du bienheureux Bhagavat, « le Rîchi, c'est le bienheureux Vêdavyâsa ; « le mètre, c'est la mesure Anuchṭubh ; le « divin Kṛichṇa, qui est l'Esprit suprême, « en est la divinité, etc. » La suite ressemble beaucoup au préambule d'un hymne de l'Âtharvavêda, qui est traduit dans le *Quarterly Oriental Magazine*, t. IV, p. 300.

² Je ne sais si j'ai exactement saisi le sens de ce passage, et si j'ai eu raison de faire rapporter les mots ओषु चतुर्षु à la pensée exprimée par les deux vers du texte. J'ai supposé que l'ennemi du Bhâgavata